

Besoin d'ivresse

Irrité, Arthur achève de descendre les dernières marches de l'escalier en fer et pose un premier pied sur le tarmac. Il s'étire en grommelant et jette un dernier coup d'œil à l'avion. Il fronce les sourcils et son regard accusateur scrute l'immense monstre métallique. Il revient tout juste de New-York pour affaires, comme disent les gens importants. Mais Arthur ressemble plus à cet instant à un adolescent un lendemain de soirée, plutôt qu'à un homme important. Il avait bataillé six jours durant pour faire entendre, à une bande d'insensibles en costume, le bien-fondé de leur collaboration. Six longs jours, éreintants, durant lesquels il ravalait son mépris et se forçait à sourire hypocritement. Six longs et fatigants jours durant lesquels, son esprit le tentait, lui faisait miroiter un apaisement simple et facile, un oubli de tous ses problèmes. Mais Arthur chasse ces sombres pensées, il doit se rendre au plus vite au cercle de paroles des alcooliques anonymes. Il n'a aucune envie d'y aller, mais il avait néanmoins promis de faire des efforts et cela semble rassurer son entourage. Il jette un coup d'œil à sa montre qui affiche 7h45. Arthur jure, il ne lui reste plus qu'une heure et quart pour rejoindre l'autre bout de Lyon et être à l'heure à la réunion. Il fait volte-face et se met à courir.

Cinq minutes plus tard, Arthur est dans le tramway qui l'amène dans le centre-ville. Il est debout, au milieu du wagon, vêtu d'un long manteau marron. Sa tête est posée sur une des barres en fer à laquelle il se tient. Il ferme les yeux, la tentation est de plus en plus forte. Il considère un instant sa promesse puis secoue la tête. Pourtant, il serait tellement plus simple de prendre le métropolitain et de se diriger vers le casino plutôt que de rejoindre ces donneurs de leçon. Son ventre se serre, il se raidit assailli tourmenté par des sensations bien connues. Il recherche la chaleur dans sa gorge qui se desserre alors, les problèmes qui s'envolent, le sentiment d'invincibilité. Il secoue la tête de plus belle, rien de tout cela n'arrivera avant la fin de cette foutue réunion de dépressifs. Le tramway s'arrête à la station Vaux en Velin-La Soie. Arthur descend rapidement pour laisser le moins de temps possible à son esprit pour réfléchir. Et fermement, il suit les panneaux qui indiquent la ligne de métro A. À chaque pas, il accélère, si bien qu'il court presque à son arrivée sur les quais de la ligne A. Le métro arrive et il se glisse entre les portes à peine ouvertes pour s'asseoir sur un des sièges proches.

À l'instant où sa tête touche le dossier, Arthur sent un frisson l'envahir, provoqué par les gouttes de sueur refroidies qui coulent le long de son dos. Il ferme les yeux et se laisse aller dans le siège, le dos enfoncé dans le dossier. Le doux roulis du métropolitain couplé à la fatigue amène doucement Arthur au sommeil.

À son réveil, Arthur est seul au milieu d'un vaste espace plat et blanc. Il plisse les yeux, ébloui par la lumière qui provient du sol. L'horizon semble vide, pas une seule ville, un seul village ou une seule maison. Selon le néant, un grand néant blanc. Bien qu'il n'existe aucun repère, il semble à Arthur que le temps s'écoule lentement, chaque seconde semblant en durer plusieurs. C'est ainsi que perdu dans cette immensité blanche, Arthur se rattache à la seule chose qui occupe son esprit en ce moment. Il et se laisse entièrement aller à son addiction. Ses lèvres

s'entrouvrent, ses mains se mettent à trembler. Son corps reconnaît les signes avant-coureurs de l'exaltation qui approche et ses membres se contractent à intervalles réguliers. Tendue en direction de la source de cette excitation, le corps d'Arthur se contracte entièrement.

Arthur ouvre les yeux, pantelant, la gorge sèche. Il jette un regard paniqué autour de lui, les yeux grands ouverts. Les traditionnels néons et murs blancs de la ligne A le rassèrent un peu. Seul dans le wagon, Arthur se met alors à trembler, jamais ses pulsions ne l'avaient autant tourmenté et jamais elles n'avaient semblé aussi dures à réprimer. Voilà beaucoup trop longtemps que son corps réclame ce bonheur si facile à obtenir. Voilà beaucoup trop longtemps qu'il se prive, les six interminables jours de son voyage couplés aux deux jours intensifs de travail pour finaliser le contrat, l'ont empêché de faire autre chose que travailler. Son esprit obnubilé et son corps meurtri lui font, à cet instant, payer chèrement son surmenage. Une seule chose peut le calmer, une seule chose peut l'apaiser ne serait-ce qu'un instant afin qu'il reprenne sans broncher la monotonie du travail. Mais Arthur ne s'autorise même pas à y penser, il a promis de continuer ses efforts en allant à cette réunion.

Le métropolitain ralentit avant de s'arrêter. Le panneau à l'extérieur affiche Hôtel de Ville-Louis Pradel. Arthur regarde sa montre qui affiche 8h45, il faut qu'il atteigne l'hôpital de la Croix-Rousse dans un quart d'heure. Décidé, il descend rapidement du wagon reléguant momentanément son obsession au second plan. Il marche fermement et une minute plus tard, il débouche sur la place de l'hôtel de Ville. Il commence à courir en direction de l'hôpital. Les vitrines des magasins défilent sous ses yeux. Il passe soudain devant un casino, et s'arrête brusquement. Il fait quelques pas en direction de l'entrée puis reste immobile. Il observe intensément la vitrine, derrière, les caissières et les clients s'agitent. Il brûle d'envie d'y entrer, d'en finir et de laisser sa frustration s'exprimer. Mais il esquisse un pas, puis un autre, les jambes lourdes et difficilement s'en éloigne. Il décide de prendre sur lui de ne pas laisser son instinct le dominer. Il repart de plus belle, fuyant la vitrine. Son corps souffre du rythme intense imposé, mais seul le combat permanent contre son esprit importe.

Arthur arrive enfin à l'entrée de l'hôpital. Ses jambes tremblantes et son souffle court le force à se tenir à une barrière proche, le corps plié en deux et la bouche grande ouverte. Après deux minutes, Arthur parvient à marcher et entrer dans l'hôpital. Il se dirige vers la salle de parole en suivant les corridors maussades. Durant son court trajet, l'atmosphère pesante inhérente aux hôpitaux l'attaque de plein fouet et renforce son besoin pressant de chaleur.

Devant la salle, les portes ouvertes invitent Arthur à entrer et il s'exécute à contrecœur. La grande salle est ironiquement inhospitalière. Les murs d'un gris terne et la lueur blafarde projetée par les néons tremblotants font tout de suite regretter à Arthur sa venue. Il s'apprête à faire demi-tour lorsque le psychologue en charge du groupe l'interpelle et lui fait signe de s'asseoir. Arthur se dirige vers la seule chaise libre. Installé, il regarde autour de lui. Il est entouré de visages aux traits tristes et tendus. Intérieurement, il se lamente. Il veut partir et regarde avec insistance la

sortie, comme pour jauger la distance qui le sépare de sa liberté. Arthur n'a aucun souhait de parler et encore moins d'écouter. Alors qu'un homme se lève et commence à parler. Arthur ferme les yeux. Il imagine l'ivresse et l'oubli qui l'attend derrière la porte. Il recherche désespérément les sensations qui lui ont manqués pendant plus d'une semaine. Il ne peut plus attendre, venir ici était une erreur, au diable sa promesse. Arthur se lève, les gens autour de lui le regardent surpris. Il regarde à son tour ces têtes tristes et leur tristesse renforce le besoin de s'en aller. Il s'éloigne pas à pas suivi par les regards et comme pour répondre à toutes leurs questions, il déclare :

« Désolé, c'est plus fort que moi »

Arthur pousse la porte de la salle. Il sort précipitamment de l'hôpital et se dirige vers le Casino qu'il a aperçu tout à l'heure. Cette fois-ci, il court, en accord avec son esprit. Ses jambes le portent allégrement. La porte du casino se dresse devant lui. À son approche, elle coulisse doucement et Arthur entre dans le magasin. Il se met à chercher avec une excitation fébrile dans tous les rayons.

Soudain, une voie résonne :

« Arthur mais qu'est-ce que tu fais ici ? Et ta réunion ? »

Arthur se dirige vers la personne qui vient de parler. Elle porte un habit de caissière et tient une cagette à la main. Il passe sa main autour de sa taille.

« Tais- toi. Embrasse-moi ! »

Louis Joubert